

Une infirmière compiégnnoise dans la Grande Guerre Jeanne Leconte (1891-1925)

Evelyne FIZE et Marc PILOT

Jeanne Leconte, née le 8 avril 1891 rue Fausse Porte à Compiègne, fille de Joseph René Clément Leconte, représentant de commerce et Aurélie Albertine Renet, habitait au 14 rue le Féron en 1914. Elle est la grand-mère de notre ami Bertrand Brassens, membre de très longue date de notre Société.

Passionné d'histoire mais très occupé par son emploi d'inspecteur général des finances à Bercy et par son mandat de conseiller général de Compiègne sud-est, il nous a confié les archives familiales et le soin de retracer la vie de son aïeule. Qu'il en soit vivement remercié.

Une jeune infirmière

Cette jeune Compiégnoise, de bonne famille, fréquenta d'abord l'institution des Demoiselles Chaintron, rue des Domeliers, où elle apprit le piano, puis l'institution Jeanne d'Arc. Jeune fille, elle faisait œuvre de bienfaisance en assistant par exemple au bal donné en faveur des pauvres dans la grande salle des fêtes du château comme l'atteste son carnet de bal de 1907.

Elle avait obtenu son brevet d'infirmière le 27 mars 1912 et signé dès le 31 mai un engagement avec l'Union des Femmes de France (U.F.F.), à l'instar de nombreuses jeunes filles du même milieu. Ainsi,

elle fut mobilisée dès les premiers jours de la guerre au sein de l'hôpital auxiliaire n° 105 installé dans la toute récente école Hersan.

L'Hôpital Auxiliaire n° 105 (École Hersan)

Cet hôpital de 50 lits avait été organisé avant la guerre, il ouvrit dès août 1914 ainsi que la cantine de la gare sous la direction de M. Caplain et des docteurs Wurtz et Lucas¹. Il s'intégrait à un vaste ensemble hospitalier qui comprenait en août 1914 l'Hôpital Complémentaire n° 15 au château (311 lits), l'Hôpital Auxiliaire n° 30 au Pensionnat Saint-Joseph



Ce comité avait été créé en 1889 par Mme Chovet. L'U.F.F était reconnue d'utilité publique et rattachée au Service de Santé Militaire.

(110 lits) et l'Hôpital Auxiliaire n°34 au Couvent de la Compassion (50 lits). Elle resta fidèlement à son poste durant les jours difficiles de l'occupation allemande, bien qu'il lui eût été facile de se replier. Le Colonel de Seroux fit en effet savoir par courrier le 29 août 1914 que l'autorité militaire mettait à disposition des Sociétés cinquante places dans le dernier train de transports militaires sur l'arrière. Jeanne déclina cette offre, faisant preuve d'une force de caractère, d'un courage et d'un dévouement des plus louables.

Elle assista dans des conditions difficiles, des soldats malades ou mourants, y compris des soldats allemands. Certains lui témoignèrent reconnaissance et affection, pour ne pas dire amour, en lui adressant des lettres et des poèmes des plus touchants ².

Elle donna également entière satisfaction au médecin-chef de l'Hôpital Hersan, rattaché temporairement à l'ambulance n°8 du 13^e Corps d'Armée, qui certifia ainsi que « M^{lle} Leconte a été chargée de la direction d'une salle de grands

blessés et qu'elle s'est acquittée de cette tâche avec dévouement et compétence à la satisfaction générale des malades et du service médical » ³.

Le témoignage

Cet article reprend des extraits d'une correspondance fragmentaire mais sans doute très riche que Jeanne échangea avec son oncle, Camille Leconte et couvrant tout le conflit ⁴. Elle nous expose des moments de sa vie personnelle mais également la situation de Compiègne, de ses habitants ainsi que de ses environs durant cette tragique période. Elle manifeste un patriotisme profond et un optimisme sans faille concernant l'issue de la guerre.

En cela, le témoignage de Jeanne Leconte est d'une grande valeur. En effet, jusqu'alors les témoignages de premier ordre se limitaient aux écrits de Jacques Mermet, Louis Le Barbier et surtout Robert Lefèvre. On peut rapprocher cette correspondance de celle de Sœur Sainte-Eleuthère à Noyon ⁵.

1914

Compiègne, 10 août 1914

Maman passe ses journées à Hersan et Papa ne rentre même pas toujours pour déjeuner. Quant à moi, je suis mobilisée depuis ce matin (9^e jour) et nous aurons des blessés ces jours-ci, c'est te dire que nous n'aurons plus le temps d'écrire. Notre hôpital est merveilleusement bien installé et c'est avec impatience que nous attendons nos blessés car nous nous fatiguons bien plus que quand le service sera organisé. Nous avons maintenant les journaux de Paris. On signale des espions partout, ici on arrête à tort et à travers, même des personnes très connues, c'est très amusant. Nous avons ici 1500 réfugiés de Verdun ⁶.

Compiègne, 23 août 1914

Nous n'avons pas encore de blessés ⁷. Hier à 5 h, on nous a prévenues de la Place qu'un train de blessés venant de Reims et se dirigeant sur Rouen, passerait à 5 h 35.

Nous nous sommes apprêtées pour le cas où on aurait débarqué les plus malades. Maman et quelques dames sont allées à la gare et ont distribué aux blessés du malaga et des petits gâteaux. Ils étaient très gais et pouvaient continuer leur route, aucun n'est donc resté ici.

Ces blessés provenaient du combat de Dinant, ils étaient restés huit jours en traitement à Reims. Ils appartenaient à des régiments d'Arras, il y avait aussi parmi eux deux zouaves,



Jeanne a rajouté au crayon le drapeau de la Croix Rouge sur la cheminée ainsi qu'au portail, flanqué drapeau français. Deux grandes croix à l'étage indiquent les salles dont elle était responsable. Dans un premier temps la salle d'opération ne servit pas car l'hôpital ne reçut que des malades.

un turco et trois allemands. Il y avait ici ces jours-ci 18000 soldats 8.

Papa s'occupe du ravitaillement militaire. Les lettres vont paraît-il à Beauvais à la Préfecture d'où elles ne sont expédiées que quatre jours après. Les lettres de Paris arrivent ici très régulièrement.

Compiègne, 14 septembre 1914

Nous n'avons pas du tout souffert personnellement de l'occupation allemande, et nous sommes délivrés depuis hier matin. Avec quelle joie nous avons revu des soldats français et enfin notre drapeau à l'Hôtel de Ville, c'était du délire. Il est parti 12000 habitants de Compiègne, est-ce assez lâche !

Lundi 31, les Anglais partent en faisant sauter notre pont. A 6 h, les Allemands arrivent.

Mardi des avions passent, les Allemands tirent mais les avions continuent leur chemin.

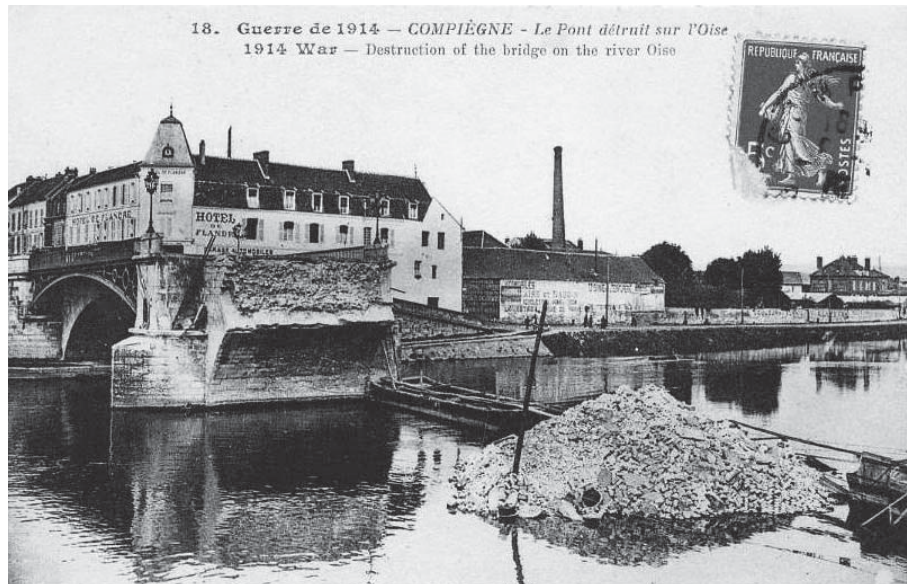
Mercredi, grande fête pour l'anniversaire de Sedan, c'était leur dernier jour de joie.

Jeudi 3, plus de pain, on va en chercher très peu à Venette.

Vendredi, on entend le canon, on se bat dit-on sur Bethisy, Verberie, Néry, St Sauveur. Nous voyons avec peine arriver des Allemands à notre hôpital, il a fallu les soigner.

Samedi 5, on se bat toujours sur Crépy ; notre armée de l'Est est dit-on à Soissons.

Dimanche 6, à 11 h du soir, une armée en déroute arrive au galop par la



18. Guerre de 1914 — COMPIÈGNE — Le Pont détruit sur l'Oise
1914 War — Destruction of the bridge on the river Oise

porte Chapelle, descend la rue Hypp. Bottier et passe le pont de bateaux ; quelle fuite éperdue !

Lundi 7, Les Allemands ont retiré leur drapeau de la ville, on les croit partis, aussi on respire.

Mardi 8, le canon tonne fort dans la forêt.

Mercredi 9, Quelqu'un a rencontré à Verberie une patrouille de chasseurs et de dragons du 16^e de Reims.

Jeudi 10, Les Allemands font des tranchées aux nouvelles casernes, au Bd Gambetta, route de Soissons, dans le gd parc. Le canon tonne plus près, une patrouille a été vue à Jaux.

Vendredi 11, les Allemands mettent des mitrailleuses dans les maisons, Compiègne est fortifiée. Les voitures stationnent toute la journée sur la place. Le canon tonne tout autour de nous, des obus français tombent rue de Paris.

Samedi 12, les Allemands partent depuis 6h du soir, à 10 h leur pont saute. Ils partent sur Choisy où ils avaient brûlé 47 maisons en passant et ils incendient encore...

A Compiègne, un imbécile

de Margny ayant tiré sur eux, on prend 4 otages dont M. Sarazin, et la ville est menacée d'incendie pendant trois jours 8.

Dimanche matin, le fils du général Dor de La-tours de Compiègne arrive avec des dragons à 9h1/2, à 10 h, on signale des avions, ils étaient perdus... A notre hôpital, nous avons aujourd'hui du 3^e zouaves et des turcos.

Les journaux nous ont toujours trompés, il ne faut pas les croire. Nous avons toujours envisagé l'avenir avec confiance sans nous émouvoir trop de ce qui se passait si près de nous.

La journée de Vendredi a été la plus belle depuis longtemps, on se sentait entouré. Grand-Mère est chez nous depuis le 31, on a mis un gardien chez elle, bien des maisons ont été saccagées...

Compiègne, 2 octobre 1914

Les grands oiseaux allemands pondent de gros œufs sur Compiègne : 6 bombes mardi à 4 h du soir, deux dans le parc, une rue St Nicolas, une

rue de Clamart, une à la Brasserie, une aux Capucins.

Hier matin à 6 h 1/2, encore des bombes : une dans le jardin contigu à notre hôpital, dans la propriété de Songeons, toutes les vitres de cette maison ont éclaté et ici tout a tremblé. Une autre bombe entre la maison Pinel et nous encore, cette bombe est tombée dans l'eau en faisant éclater le sol, Monsieur Pinel qui était à moins de 5 mètres a été douché. Une troisième bombe du côté de Royallieu.

À 10h1/2, encore des bombes, une est tombée près du Bd Victor Hugo, du côté du château, l'autre rue St Lazare. Si on pouvait penser que de si haut un aviateur puisse viser quelque chose, on dirait qu'il vise les hôpitaux, mais je ne le crois pas... Mes malades un peu effrayés par la bombe qu'ils ont vu tomber m'ont tout de suite demandé hier matin si le toit était solide...

Un officier allemand soigné au collège a dit Dimanche qu'il était fâché que Compiègne n'est pas été bombardé... c'est du toupet !

Ne crois pas que les bombes nous fassent peur : Mardi mes compagnes m'ont plantée là avec un blessé pour aller voir au grenier tomber les bombes, et hier, l'effet produit était le même.

J'ai passé hier une journée affreuse. Un pauvre petit de 24 ans, blessé de deux balles à la fesse, se mourait de la gangrène gazeuse, dans ma salle. Il était là depuis cinq jours, c'était une infection. Hier à 2 h, quand j'arrivais, l'agonie commençait, avec délire, je ne l'ai quitté qu'à 6 h quand le major m'a fait partir, un infirmier que j'avais appelé était seul avec moi, nous respirions de l'éther. Le pauvre petit m'appelait tout le temps... Il est mort hier à 9 h.

J'avais fait évacuer la salle, car un autre blessé s'était presque évanoui. Que de choses affreuses on voit... mais je suis très ferme et peut voir n'importe quoi...

Mr Sarazin a été relâché au bout de deux jours. Mr Hipp. Ancel a été arrêté hier pour avoir eu

trop de complaisance pour les Allemands.

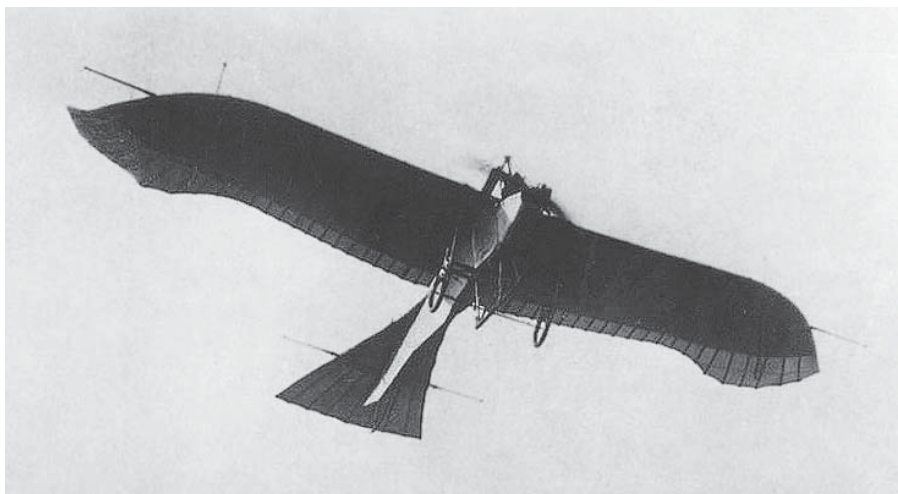
Les Allemands se sont rendus en partie à Ribécourt car ils étaient asphyxiés par les cadavres dans les carrières. Tracy est brûlé. A Moulin s'ils trouvent les français ont trouvé mille caisses de cartouches allemandes. Il ne faut pas, dit-on que les Allemands partent de nos environs car il ne faut pas que ceux là retournent en Allemagne, ils sont pris de trois côtés. Alors entendons encore le canon. On ne pourra plus s'en passer.

Compiègne, 5 octobre 1914

Un colonel vient de visiter l'hôpital, il nous a dit que c'était pour nous un poste d'honneur, je t'assure que maintenant nous regrettons moins nos blessés mais s'il en revenait nous serions quand même enchantés.

J'ai dans ma salle six malades qui se lèvent mais ils seront évacués demain et que nous amènera-t-on ! Il en est mort deux ce matin, et il y a en bas trois fous. J'ai dans ma salle un toqué qui se promène tout le temps, il prétend que les Anglais lui ont enlevé les boyaux et on mis une vis d'un autre côté, je le persuade que l'opération est bien faite et tout le temps des histoires pareilles... Pourvu que nous ne gagnions pas le Cafard !

Il y a 400 malades au Château ; il n'y a ni chauffage, ni water, la cuisine est à 800 m des salles, c'est dire si les typhiques y sont bien, pas de baignoires naturellement !... C'est idiot d'avoir fait une installation pareille ! ...



Un monoplan Etrich Taube (la colombe en allemand). La voilure de cet appareil évoquait un oiseau. Le Taube devint le nom générique servant à désigner tout avion ennemi au début de la guerre.

Enfin, il ne faut pas chercher à comprendre, c'est la Consigne...

Je t'écris une lettre incohérente, il faut t'expliquer que j'ai trois collègues qui facassent à côté de moi, et de temps en temps, je ris avec elle.

Rien ne tarira la gaieté des jeunes infirmières d'Hersan, la gaieté, c'est la renommée de l'hôpital...

Noyon doit être aux Français depuis hier... les Boches ont dû quitter Tracy.

Compiègne, 29 octobre 1914

L'autorité militaire se montre encore plus rigoureuse depuis hier et les trains ne sont plus assurés, hier et avant-hier le train de 3h 50 pour Paris ne prenait pas de voyageurs.

Nous voilà encore séparés du reste de la Terre...

Papa est parti Mardi matin à 8 h pour Beauvais, il est arrivé à 4 h du soir, le lendemain matin, il était bloqué à Creil, alors il a pris une voiture pour aller à Senlis où il a trouvé notre famille en bonne santé, quant à son pays natal il sanglote en en parlant, tellement la vision est horrible...

J'ai toujours de gros typhiques, j'ai eu 4 décès en 48 h, j'en suis navrée.

Nous avons encore eu des bombes dimanche : 1 incendiaire place St Jacques, 1 aux Haras, 1 rue St Nicolas, hier une entre le pont et la gare, tout cela sans dégâts....

Compiègne, 21 novembre 1914

Je commence à devenir enragée : on ne peut plus aller à Margny après 6 h,

on ne peut pas aller plus loin que le Rond royal, etc ; il ne faudra pas s'épater si un jour je quitte Compiègne pour aller faire un petit tour dans les tranchées où nos soldats s'amuse tant, il faut entendre les miens raconter leurs histoires ...

On dit que les canons français, les énormes, sont placés à Rethondes pour taper sur les boches qui sont dans le cimetière de Tracy le Val, en passant par-dessus les tranchées françaises. Ces animaux là ont déterré les morts pour se cacher dans les caveaux...

Le canon tonne si fort que les vitres tremblent. Et ils ont l'audace de penser revenir ici, sans doute ils voudraient percer par Soissons et Tracy qu'ils y viennent !... Il est vrai que alors que nous étions sous l'autorité militaire allemande, nous étions moins tracassés que maintenant, les Drs pouvaient au moins aller à Clairoux voir leurs malades maintenant ils ne peuvent plus !

J'ai eu 8 malades évacués avant-hier, les larmes qu'ils avaient aux yeux en nous quittant étaient pour nous le meilleur remerciement... Ce soir, j'ai quitté un mourant, je le soignais depuis le 18 octobre, pauvre petit, c'est lui qui perdait la tête hier, il voulait m'emmener faner !

Compiègne, 31 décembre 1914

J'ai eu 5 malades évacués aujourd'hui à 2H, à 3H ma salle était pleine à nouveau. Il fait un temps affreux, il pleut, il vente, quelle vilaine fin d'année !

1915

Compiègne, 29 janvier 1915

Le canon tonne très fort, on fête l'anniversaire du roi des Huns ! Quelle musique !

On ne remplace pas dans ma salle les malades évacués, quand elle sera vide, on la désinfectera pour y mettre des malades non contagieux ou des blessés, ou des pieds gelés...

Le nouveau major s'il est très exigeant, il est très gentil et s'amuse à nous poser des colles, à moi surtout, mais comme avec tous, c'est dans ma salle qu'on rit le plus durant la visite ; qui ne connaît pas la "Salle Gaie" ?

Un Compiègnois hospitalisé chez nous me disait tantôt quel a été son épatement de trouver tant de gaieté chez nous...

On prend à Compiègne aussi des précautions pour les Zeppelins, on allume un bec de gaz par rue et on ferme les magasins à la nuit ; à Hersan, nous tirons les rideaux pour que "Mr Zeppelin" ne rentre pas, disent les malades ;

Les vitres tremblent, on se croirait au beau jour du bombardement de Compiègne.

Je vois à l'hôpital un soldat du 155^e qui vient de se faire panser ; il a eu un doigt arraché au glorieux combat de Montfaucon fin septembre et il est en convalescence à Compiègne chez ses parents... mon oncle est donc en Argonne. Astu vu ma Tante Marie ; nous pensons les voir un de ces jours-ci. Astu entendu dire qu'on avait amené à Compiègne 23000 chiens enragés pour lâcher

sur les boches à Tracy ?
C'est la dernière nouvelle
du jour ! Pourvu que les
chiens ne se trompent pas
et ne mordent pas ceux
qui les lacheront ! Ça c'est
Kolossal !!!¹⁰.

Compiègne, 25 juin 1915

J'ai repris mon service
lundi après-midi à l'hôpital
et me faisant aider
davantage, je me sens moins
fatiguée. J'ai dû garder
dix jours l'immobilité absolue
et je crois que je devenais
enragée de ne pouvoir
marcher et d'être loin de
mes malades, aussi est-ce
avec joie que j'ai retrouvé
ma salle.

Le canon ne tonne plus
si fort, on laisse les troupes
se reposer un peu... pour
l'affaire de Quenneviers,
il est passé au triage du
château près de 10000 blessés,
que de pertes pour si peu
de terrain conquis !¹¹

Beaucoup de Compiègnais
sont partis le lendemain
de l'essai de bombardement ;
on dit que le fameux
canon est près de Coucy...

Papa est souffrant depuis
quelques jours, le Dr Wurtz
le soigne...

Compiègne, 7 septembre 1915

Je te dirais tout d'abord
que nous étions à table
quand le premier obus est
tombé et que nous avons
terminé notre déjeuner. Ce
n'est qu'après le 7^e et dernier
obus que nous sommes
allés à la cave chez grand-
mère¹².

Vendredi 27 août

12H17 : un obus rue St
Lazare dans un jardin

12H25 : rue Carnot démolissant
le joli petit château

12H53 : Couvent St Joseph
où certains de mes malades
étaient évacués. Une lavieuse
tuée, une blessée.

13H45 : Jardin du Dr
Lemaire à l'entrée de la
rue de Pierrefonds.

13H49 : Dans le parc
abattant une vingtaine
d'arbres et aplatissant un
pavillon

13H52 : Abattoir - 5 soldats
tués, 7 blessés, 6 autobus
brûlés

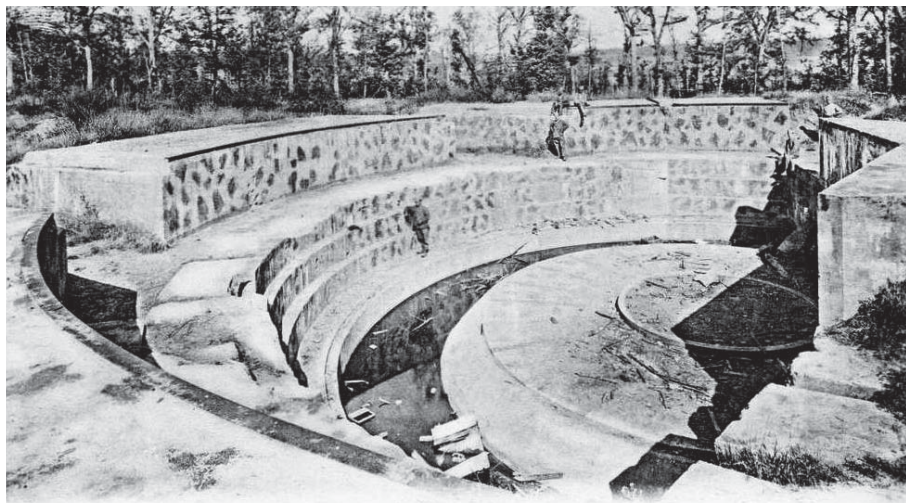
13H55 : dans l'Oise en
face du magasin Pinel.
Des éclats et une trombe
d'eau sont tombés à Hersan.

Ajoute à cela 4 bombes
jetées par l'aéro qui depuis
le matin repérait tranquillement
rue Carnot, rue de Clermont,
rue des Bonnetiers

Le lendemain un Taube
a jeté deux bombes à midi
place du château et cour
du château blessant 7

infirmiers dont mon infirmier
d'Hersan. Une bombe est
tombée dans un jardin
rue des Domeliers.

Ce soir un Taube a été
enfin canonné et les gens
dans la rue parlaient déjà
d'un nouveau bombardement.
C'est très possible car
chaque fois que les boches
sont mécontents, ils passent
leur colère sur nous. L'autre
jour nos avions avaient
bombardé Noyon et Tergnier,
hier, ils sont allés à Chauny.
Compiègne morte, plus
triste qu'il y a un an quand
l'ennemi l'occupait, tout le
monde déménage, les commerçants
partent, il n'y a plus que
très peu de bouchers, charcutiers,
boulangers, notre rue est
vide et bien d'autres encore.
Il y a moins de monde
que l'an passé : notre
hôpital est toujours fermé,
on voulait nous transférer
dans le haut de Compiègne
pour faire de la grande
chirurgie, le comité a refusé.
Le médecin chef a dit tantôt
à Maman que nous servirions
probablement d'ambulance
comme



COUCY-le-CHATEAU (Aisne) Emplacement d'une « Bertha »
Site of a « Bertha »

Edit. B. Nougarede et H. Lestrat. Soissons

Ce canon installé en secret expédiait des obus de 750 kg à 40 km. Improprement qualifié de Bertha, cette pièce de marine de 38 cm de type Lange Max causa quelques destructions mais eut surtout un effet psychologique.

il y a un an... On met 4000 lits à Compiègne, c'est trop pour une ville bombardée, mais c'est le prélude de quelque chose... Le canon tonne bien fort sur Roye et Lassigny surtout.

Compiègne, 16 septembre 1915

Les bombes boches ont fait des victimes ici, du reste, la ville n'étant pas défendue les avions ennemis nous ont fait bien des visites :

Vendredi, 6 bombes sans dégâts ni victimes.

Samedi, 14 bombes : une dans le jardin en face notre porte - trois à côté de chez Grand-Mère - trois dans l'Oise - deux au stand route de Soissons - une route de Choisy - trois à la gare sur le ravitaillement tuant 11 soldats, un officier et le frère d'une de nos infirmières, un jeune homme de 17 ans ! Il y eut une vingtaine de blessés...

Des fléchettes furent lancées sur la poudrière et les casernes blessant quelques soldats. C'était une opération militaire.

Dimanche, 4 bombes sur la ligne de Soissons... La ville ayant protesté auprès du ministre, nous sommes maintenant défendus, je crois. Lundi, un avion allemand est venu croyant repérer et sa télégraphie étant brouillée, l'obus est tombé dans le grand parc et un avion français a fait rentrer l'ennemi chez lui¹³.

Dimanche, papa voulait que nous partions, mais Maman et moi, nous avons obtenu de rester... on



Dégâts occasionnés par un obus de 380 sur une façade rue du Harlay.

a vu tant de choses déjà ! Je crois que maintenant nous allons être en sûreté...

Asses de choses tristes, passons aux plus gaies : Dimanche, on me décore de la Croix de guerre ainsi que quelques infirmières chefs de service dans divers hôpitaux¹⁴. Tu penses si je suis contente ! Je n'ai cette nouvelle qu'officieusement.

Tu pourras dire à Mme Baroz ce qu'il en est des bombardements, mais il ne faut pas le publier, les boches sont déjà assez renseignés ! Surtout ne t'inquiètes pas, je vais avoir mon beau fétiche.

Compiègne 27 septembre 1915

Je viens te remercier bien vivement de tes affectueuses félicitations. Je suis bien contente et bien fière de porter cette décoration que nos vaillants soldats ne gagnent qu'au péril de leur vie... La cérémonie n'était pas

émouvante, je te la raconterai de vive voix car je ne peux faire la critique par écrit...

Nous pensons rouvrir Hesan ces jours-ci pour servir d'ambulance. Tout va bien cette fois, espérons que bientôt nous verrons nos amis de Coucy et Noyon !

Depuis mercredi, Compiègne est fermée, les Compiègnais qui étaient partis le matin n'ont pu rentrer le lendemain et ceux qui venaient chercher leurs meubles sont prisonniers.

Nous n'avons plus de vilaines visites, la ville est plus animée à cause des troupes, on espère et on respire.

Nous avons de bonnes nouvelles de mon Oncle Gaston qui nous dit : Ayez confiance ! Si les boches pris de frousse pouvaient enlever leur fameux Canon !

Il fait bien noir dehors, nous n'avons plus une seule lumière en ville, on se tape dans les gens sans les voir, c'est comique.



Citation à l'ordre de l'Armée
Ordre du 11 septembre 1915
Croix de guerre avec palme

« A rempli ses fonctions de chef de salle depuis l'ouverture de l'hôpital 105 à Compiègne, même pendant l'occupation allemande. A tenu son service avec une régularité, un sang-froid et une intelligence parfaite, malgré les bombardement de grosse artillerie ».

La cérémonie avait eu lieu pour Jeanne à la Villa Saint-Louis et avait quelque peu manqué de chaleur. Le général Dubois (commandant la VI^e Armée) s'en expliqua dans un petit opusculé ¹⁵ « pour effacer, si possible, la pénible impression qu'avait produite l'insuffisance d'un cérémonial rapetissant à la distribution d'un hochet, la remise d'une croix, qui, aussi bien sur le champ de bataille pour le soldat, que dans les hôpitaux pour les infirmières, est le prix du sang ».

Peut-être était-il tout simplement de mauvaise humeur car les Compiégnois s'étaient plaints de ne pas être protégés des bombardements et avaient en partie cédé à la panique et évacué la ville. Les pauvres infirmières reçurent leurs croix au creux des mains et n'osèrent les épinglez.

1916

Jeanne se plaint à plusieurs reprises de courriers qui ne sont jamais arrivés à destination. « Je vais devenir enragée. Je suis sûrement devenue suspecte pour qu'on ouvre ainsi mes lettres et qu'on les supprime ainsi à tort et à travers ». La censure s'était renforcée et devenait tatillonne, n'oublions pas qu'elle donnait souvent des nouvelles de son oncle, le général, avec parfois des indications de localisation.

Compiègne, 6 juillet 1916

Depuis dix jours nous sommes emprisonnés, on ne peut ni y entrer, ni en sortir. Ce matin, on a laissé partir deux ou trois ravitailleurs et c'est tout.

Nous ne nous plaignons pas et nous vivons d'espoir... Seules nos escadrilles sont bruyantes...

Ma salle est vide de ses quatorze occupants depuis mardi, et j'attends une nouvelle série... on continue à ne pas charger nos hôpitaux... Cinquante fois par jour, j'entendais mes malades dire à propos de tout et de rien : « ... On les aura ! »

Compiègne, 9 août 1916

Nous espérons te voir bientôt à Compiègne, demande ton laissez-passer à la 3^e Armée à Verberie car nous avons encore à attendre pour être plus libres.

Les avions boches viennent nous voir souvent, l'un d'eux a été descendu près d'Estrées, un autre est

tombé dans ses lignes ces jours-ci... Nos avions nous surveillent toutes les nuits et entre temps vont bombarder nos pauvres pays voisins.

Maman ne met plus les pieds à Hersan, mais moi j'espère avoir la patience de continuer ma tâche jusqu'au bout !

J'ai depuis hier 6 malades seulement, dont deux sénégalais. J'ai eu toute une série noire de noirs, deux sont morts !

Compiègne, 16 août 1916

Je t'écris de ma salle où j'ai juste 5 malades dont un sénégalais et un soudanais auxquels j'apprends à lire.

Compiègne, 7 octobre 1916

J'ai quitté l'hôpital définitivement il y a huit jours. J'ai eu beaucoup de peine mais je ne pouvais plus vivre dans ce milieu. Trois de mes amies partent aussi.

Une forte détonation mercredi soir due à l'explosion d'un dépôt d'obus boches provenant de Comblès et se trouvant à Bailleul sur Thérain à 50 km d'ici a fait s'effondrer une glace de la devanture du Palais du Vêtement rue Solférino ; des carreaux ont été brisés en ville.

1917

Si Jeanne avait quitté l'hôpital Hersan pour des raisons qui restent obscures, elle n'en désirait pas moins poursuivre

son activité d'infirmière. Avec les nombreuses formations hospitalières, elle n'avait que l'embarras du choix. Elle effectua donc un stage de 15 jours en juin à la mission de l'Ambrine qui soignait les grands brûlés. Elle y fut ensuite affectée durant un an mais elle n'en parle pas dans les courriers dont nous disposons.

Compiègne, 19 mars 1917

Tu as appris notre délivrance. Nos pauvres voisins, ceux que les boches n'ont pas eu le temps d'enlever doivent être fous de joie ! Il reste 1300 personnes à Noyon mais hélas, je crois que nous ne reverrons pas Comcy bientôt...

Compiègne est vengé ! Nous avons eu un Zeppelin ! 16 Ils paient cher leurs 135 bombes ou obus, les boches !

Nous sommes allés à la cave quinze minutes et je regrette de ne pas avoir vu flamber le monstre ! Compiègne est en ébullition comme au 13 sep-

tembre 1914, tout le monde se connaît, on cause tous sur la place, c'est la joie.

S'il y a un 150^e entre Compiègne et Ville, ce n'est toujours plus un boche prêt à tirer sur nous comme l'autre jour !

Compiègne, 5 décembre 1917

Je suis allée me reposer quelques jours à Croix-Moligneaux chez mes amis Pointier. Ils habitent une baraque. C'est triste de voir tous ces pays brûlés par les boches, ces arbres sciés, ces routes coupées d'énormes entonnoirs, pauvres pays si riches avant l'invasion des sauvages !

J'ai vu Péronne tant bombardée par nous, mais l'impression, me fut moins pénible qu'à la vue des pays brûlés volontairement.

Le retour a été bon, toujours dans une auto de l'hôpital. On est chic avec moi, quand même.



Le général Leconte (1^{er} à gauche du groupe), l'oncle de Jeanne, était venu avec le général Fayolle contempler les débris du Zeppelin.

1918



Insigne spécial en argent délivré à Jeanne le 1^{er} février 1918 par le sous-secrétaire d'État du Service de santé militaire

24 février 1918

Depuis le terrible bombardement de samedi, nous avons eu sept alertes en six soirées dont une un soir à 7 h 30 et l'autre à minuit.

Samedi à 7 h 15 nous avons eu en même temps, sirène, canon et bombes : accord parfait ! Nous sommes allés dans le salon, la maison tremblait, nous sommes les seuls à ne pas avoir de vitres brisées, alors que même boulevard du Cours, rue Solférino, place du Change, ... des carreaux sont en miettes.

Une torpille est tombée rue d'Alger, au coin de l'impasse. Trois maisons sont à terre et huit autres sont bien amochées. Deux tués dont un sans blessure, dix-huit blessés.

Le cheval du lieutenant Jacques est en piteux état, ayant été aspiré au dehors.

Au Palais de Justice, toutes les vitres brisées, des panneaux de portes intérieurs, arrachés.

À l'hôpital, des meubles bouleversés, une porte passée de l'autre côté.

Chez notre ami, M. Caplain, cinquante carreaux cassés, une porte se promène au milieu de la cour. Les glaces des magasins aspirées dans la rue, c'est fantastique ! Trois bombes route de Clairoix.

Châtelleraut, 10 avril 1918

Tous les soirs, nous avions la visite des gothas ou des alertes, vers 8h1/2 ou minuit, on ne dormait plus. La nuit du 22 au 23 surtout fut affolante. À 8h45, alerte, nous descendons dans la cave du voisin avec notre voisin, Mr Desmarez qui marche si difficilement. 50 torpilles tombèrent et on en entendit une si bien siffler que nous étions sûrs qu'elle était très près. En effet, la maison de notre voisin, Mr Desmarez était tombée, la maison du Dr Wurtz rue Ste Marie, presque en face notre rue, rue Hipp. Bottier, à l'Ambrine sur la salle des pansements, chez Carrel à l'hôtel du Rond royal, à la gare où le buffetier fut tué, etc...

Nous nous recouchons à 11h 1/2, après avoir été voir les Wurtz et mes malades. À 11h45, encore 4 torpilles en même temps que la sirène. Nous nous sauvons en chemise dans la cave. Une torpille avait mis le feu à un dépôt d'essence sur le quai en face de la caserne, tu penses quel incendie !

Nous avons décidé le samedi d'aller coucher à Bethisy. Je suis partie à 3h par le train jusqu'à Longueuil et de là en voiture

re à B. Mes parents, Grand-Mère et la bonne partis à 7h de C. avec du retard sont arrivés à Longueuil après le départ du train. Un gotha jetait ses bombes à 30 et 50 m d'eux, les éclats de nos obus pleuvaient autour tandis que les projecteurs les aveuglaient sur la route éclairée par une lune superbe. Ils ont couru jusqu'à une ferme où on les a reçus dans la cave et où ils ont passé la nuit. Le fermier très aimable les a ramenés le dimanche à B.

Nous devions revenir tous les jours à C., moi à mon hôpital. Nous y allons donc le lundi, j'apprends que l'Ambrine ferme. Deux de mes malades viennent m'aider à préparer des malles, à descendre de la vaisselle à la cave, etc... 80 torpilles étaient tombées la nuit du samedi au dimanche.

Nous devions revenir le mercredi avec une voiture pour emporter nos malles mais à B, il est tombé une torpille à 50 m de chez Andrée, les gothas survolaient toute la nuit le pays où des troupes passaient, c'était affreux.

Personne n'a voulu nous conduire à C. qui fut évacué ce jour-là, les derniers habitants par péniches. Nous avons jugé prudent de partir mais uniquement à cause des torpilles, car nous n'avons jamais pensé au retour des boches. Mr Védié, un marchand de vins de C. qui était à B. nous a emmenés tous les 6, avec Andrée, sur une voiture de livraisons où nous étions 15 assis sur de la paille, jusqu'à Précy sur Oise, où, faute de place

dans les hôtels, je suis allée tirer les sonnettes en demandant l'hospitalité.

Des commerçants reviennent pour solder aux soldats de passage, mais vont coucher aux environs. Un 240 tire sur la ligne de Soissons, les gothas paraissent oublier la ville.

Madame Pancaldi qui habitait avec Grand-Mère n'est partie que le mercredi : la nuit du mardi au mercredi a été horrible, plus de 100 torpilles ; les hôtels et café de la Cloche, le Comptoir d'Escompte, les magasins de la Tour St. Jacques, la Caisse d'Épargne, l'Église St Antoine, les rues des Domeliers, de Paris, d'Abbeville, Hipp. Bottier, Pierre Sauvage, sont très abimées.

Il faut avoir confiance les Allemands n'avanceront plus, les soldats français sont je crois encore plus tenaces que les Anglais ; sans doute, les boches seront obligés de reculer, et alors, ils demanderont la paix. Voistun, c'est la fin de la guerre, cette histoire là qu'on attendait depuis longtemps. Les plus à plaindre encore sont ceux des pays récupérés qui étaient si heureux de voir partir les boches et qui sont évacués maintenant, car on a fait le vide cette fois devant les sauvages. Les Allemands sont arrêtés à 20 km de C., entre Noyon et Pont l'Évêque.

Il ne faut pas croire tous les racontars et avoir toujours confiance la fin viendra un jour, la guerre ne peut que bien se terminer pour nous. Quand nous serons de retour depuis un mois à C. nous oublierons nos ennemis du moment.



trouver C. en ruines et jusqu'à présent il y a 80 ou 90 maisons atteintes, c'est beaucoup surtout que ce n'est pas fini, mais c'est le quart de ce qu'on nous disait. Des obus de 240 vers Margny, Clairoux et Venette. Margny a plus souffert que C.

Lors de cette visite Jeanne se blessa au pied en visitant la maison d'un voisin. Cette blessure la contraignit au repos pendant plusieurs semaines à Châtellerault où la famille avait évacué à cause de l'offensive allemande du printemps. Son père était malade et elle-même commençait à ressentir les effets du surmenage, ce dont elle souffrit jusqu'à son mariage avec André Leclerc en 1920.

Châtellerault, 26 avril 1918

Mercredi à 8H nous partions pour C. où nous arrivâmes à 10H 1/2; l'officier d'ordonnance de mon oncle nous attendait à la gare avec une auto. Chez nous une bombe dans le jardin au garage, en face le salon, d'où quelques carreaux cassés, les fils électriques, téléphoniques sont par terre.

Une bombe à la Place, une au Collège, une rue Pierre Sauvage, mais on m'avait dit que les avenues, les rues de Paris, des Domeliers, place de l'Hôtel de ville etc. étaient démolies, c'est faux. Il y a eu 250 bombes la nuit de l'évacuation mais depuis, dix bombes une nuit la semaine dernière. La ville a beaucoup moins souffert que nous le pensions.

Il y a des Compiégnois rentrés mais c'est paraît-il très imprudent de s'y réinstaller. Beaucoup de gens arrivent à 11H pour partir à 3H, les autres couchent dans les caves assez bien installées maintenant. A la Poste il y a

3 employés qu'on relève tous les 2 jours. Le receveur vient de Pont le matin.

Le s/prefet a dit être resté absolument seul dans la ville du jeudi au lundi de Pâques, il dit que c'était triste à pleurer. Le pauvre M. Noël, maire de Noyon est arrivé à la s/pref le mardi 24 en disant « je vais à Noyon ! » C'est le s/prefet qui lui a appris que les boches y étaient depuis la veille.

Nous sommes allés coucher au Meux en voiture; jusqu'à 17H du matin les gothas passaient, on tirait dessus, il y a eu bataille d'avions, le Meux n'est pas de tout repos!

Jendredi l'officier d'ordonnance est venu nous chercher en auto. Nous avons vu rue St Nicolas la jolie maison de Mme Acobin qui est par terre, l'ancien hôtel Dieu, le Temple très abimés.

Enfin à part cela, nous sommes rentrés contents et confiants. Tu vois qu'il ne faut jamais écouter tous les racontars, nous pensions

Châtellerault, 12 juin 1918

Tu devines dans quelles angoisses nous vivons, ces sales boches vont-ils aller contempler nos ruines, souiller notre chère petite ville de leur présence!

Compiègne est réévacuée depuis le 1^{er}, les obus pleuraient ce jour là toutes les deux minutes, les gens ont dû aller prendre le train au Meux... Rue Solferino, au coin du Cours, la boulangerie et la bijouterie sont par terre, de l'autre côté, le café du Pont Neuf, la boucherie et la boulangerie, plus loin que nos maisons, le faitage central est démoli. Rue Pierre Sauvage en face Laurendeau et plus haut où la rue se rétrécit, réserve Decelle et maison en face, abside de St Jacques, cercle militaire, hôtel de France et Gazette de l'Oise (le toit seulement) Andy, dentiste rue de Paris, maison bour-

geoise Laurendeau rue ND de Bon Secours, maison Deveaux vins en gros rue des Lombards, mines aussi rues des Domeliers, Carnot, du Harlay, St Lazare, etc... et depuis douze jours nous ne savons plus rien.

Enfin peut-être va-t-on les maintenir, il ne se passe pas partout des surprises comme au Chemin des Dames heureusement !

Châtellerauld 25 juillet 1918

C. reçoit des obus incendiaires, c'est affreux dit Mme Pancaldi. N'importe, les boches reçoivent la pile et ils ne planteront pas leur loque de drapeau sur notre hôtel de ville, ya bon !

Châtellerauld, 19 décembre 1918

Tu as pu juger des beautés de Compiègne. La ville est bien triste là bas, mais avec au cœur la joie de la victoire les rues paraissent moins lugubres.

Il n'y aura ni gaz ni électricité avant des mois, après bien des démarches, nous avons la certitude d'avoir un petit peu de pétrole car on en distribue à C. 1 litre par famille et par mois.

Châtellerauld 30 décembre 1918

Papa est rentré de Compiègne vendredi soir, il a fait faire les derniers travaux urgents à la maison et jeudi une voiture de meubles est arrivée de Pont (Sainte-Maxence). Dès que nous aurons nos ordres de transport, nos paquets faits, nous filons.

C. est très animée, c'est un centre de démobilisation et il y a la 3^e Armée.

Mon oncle Gaston nous écrit que la Prusse rhénane est riche, les troupeaux nombreux et superbes, les champs, les vignes en pleine prospérité, les gens sont très très bien vêtus et la marmaille pullule et a une mine superbe. Mensonge que la famine en bochie.

Espérons qu'on va les faire payer et rendre autant de meubles, matelas, etc... qu'ils ont volés car sans cela, la bochie sera avant peu le pays le plus commerçant et le plus riche du monde.

Il fait un temps horrible, on pourrait aller en barque dans les rues.

Notes

1 Union des Femmes de France, bulletin trimestriel n°3, mai-juin 1939.

2 Pour l'importance de la figure féminine après des blessés voir : PILOT Marc, « Des femmes au chevet des blessés, Oise 1914-1918 », Annales Historiques Compiégnoises n°119-120, p, 2010.

3 Appréciation portée dans son livret par le médecin aide-major de 1^{ère} classe Puech.

4 À la mort de Jeanne, ses lettres furent retournées à sa jeune fille par son cousin, afin qu'elle puisse découvrir d'autres aspects de la personnalité de sa mère. Jeanne écrivit également très souvent à un autre de ses oncles, le général de division Gaston Leconte, commandant la 40^e DI en 1914 et qui franchit le premier le Rhin à la tête du 33^e CA avant d'occuper l'Allemagne en 1918. Malheureusement cette correspondance semble égarée.

5 Jacques Mermet, « Il y a 5 ans les Alle-

mands à Compiègne. Notes et souvenirs », articles parus dans Le Progrès de l'Oise, Compiègne, août-septembre 1919. Louis Le Barbier, Les Allemands à Compiègne, septembre 1914, Paris, E. Larose, 1915.

Robert Lefèvre, Compiègne pendant la guerre 1914-1918, Compiègne, 1926.

Sœur Sainte-Eleuthère, L'occupation allemande de Noyon, Les carnets de guerre d'une sœur infirmière, Société Historique de Noyon, 2003.

6 Ces réfugiés étaient arrivés dans la nuit du 6 au 7 août, voir à ce sujet l'article du Progrès de l'Oise du 9 août 1914.

7 Les premiers blessés seront débarqués le 27 et pris en charge par la Compassion.

8 Jeanne fait ici allusion à un événement qui s'est déroulé le 1^{er} septembre.

9 Hippolyte Ancel était à la tête d'une brasserie prospère rue de Clermont. Il ne devait pas être compromis et garda sa notabilité.

10 Il s'agit bien entendu d'un énorme bobard même si des chiens furent effectivement employés par l'armée.

11 Voir HÉBERT Rémi, La 1^{ère} de Nivelles : la bataille de Quennevières, Éditions le Manuscrit, 2010.

12 Ces obus provenaient d'un canon de 380 de marine qui tira sur Compiègne dès avril 1915.

13 Il existait dès cette époque la possibilité de brouiller les TSF.

14 La liste des récipiendaires figure dans Le Progrès de l'Oise du 23/3/1915.

15 « La remise de la Croix de Guerre aux Dames de la Croix Rouge des formations sanitaires de Compiègne » par Monsieur le Général Dubois commandant la VI^e Armée, slnd.

16 Le Zeppelin L39 avait été abattu le 17 mars 1917 et s'était écrasé sur le mur de l'actuel parking du supermarché Simply, rue de Paris.